

Le livre de photoreportage : sa force et sa survie

Les festivals d'images offrent régulièrement le spectacle de dizaines de livres de photoreportage proposés au public. Les curieux qui se pressent sur les stands donnent l'impression que le marché se porte bien. Mais il y a beaucoup d'appelés pour peu d'élus. Ce genre de livre ne fait pas recette. Il se vend mal la plupart du temps, coûte cher à l'éditeur et rapporte peu à l'auteur qui a souvent recours au financement participatif. Quel intérêt un photographe peut-il avoir à "sortir" un livre ? Quels sont les thèmes qui attirent le public ? N'est-il pas temps de renouveler le genre comme certains photographes sont en train de le faire ? Rencontre avec des auteurs engagés dans le livre de photographie, pour le meilleur et pour le pire.

PAR **PHILIPPE ROCHOT**

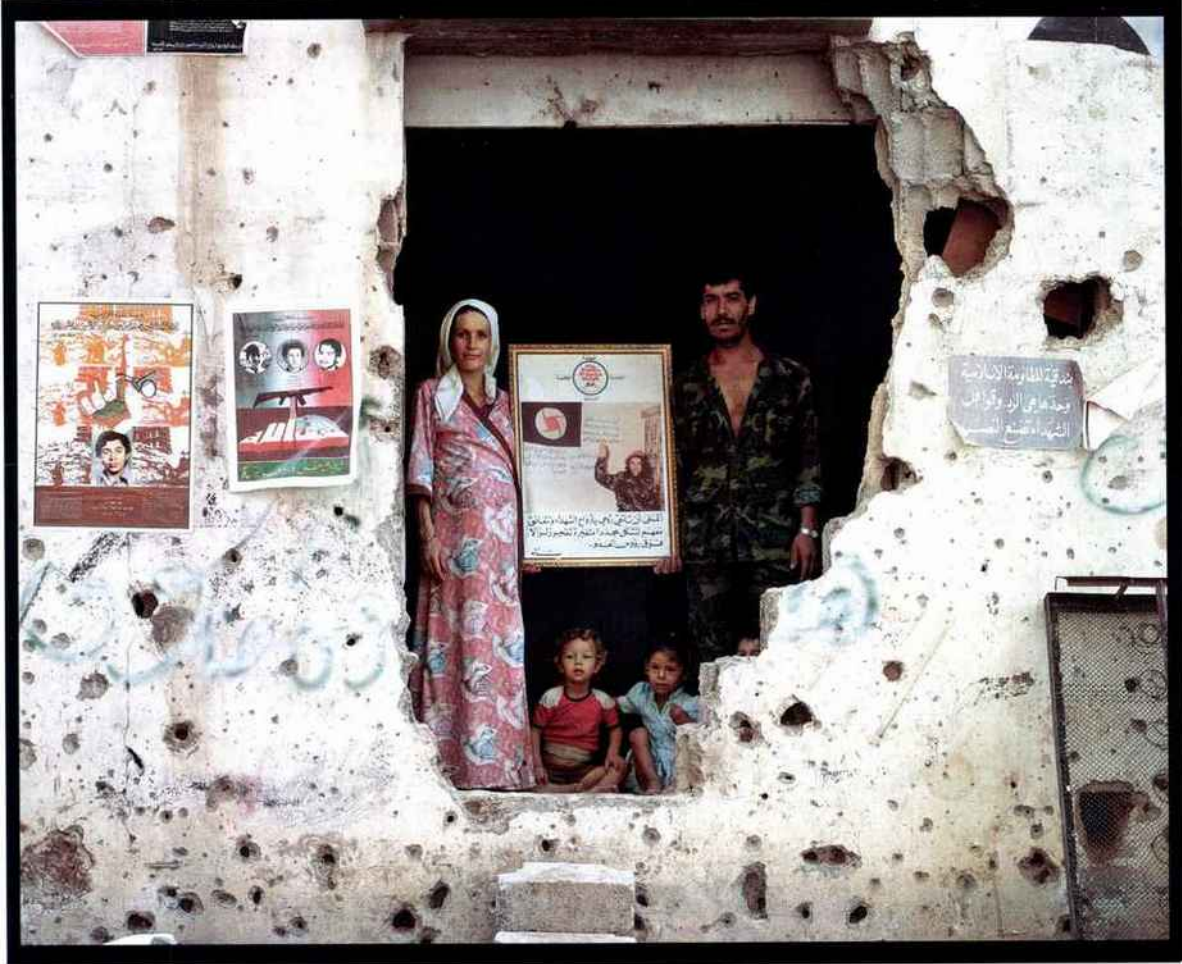


Haïti, au-delà des clichés. Une photographie de **Corentin Fohlen**.

« **C**e qui cartonne, ce sont les livres de chats... Les ouvrages de photoreportage viennent en dernière position. » Le constat que fait **Corentin Fohlen**, l'un des photo-

graphes les mieux placés de la génération actuelle, est sans appel : le livre de reportage est à la traîne. À moins de quarante ans, ce lauréat de deux World Press et d'un Visa d'or, qui déclare être « né subitement sans raison apparente en 1981, date de l'arrivée au pouvoir de François Mitterrand

et de la mort de Bob Marley », a réalisé cinq livres de photographie. Avec à son actif une vingtaine de voyages en Haïti, il s'est attaché à ce pays fascinant et surprenant, à sa population, son art et ses coutumes. Son premier livre sur le sujet, intitulé *Haïti si Dieu veut*, s'est écoulé à mille exemplaires en quatre mois et a été réimprimé à mille sept cents ; un score très honorable, mais surtout une étape importante dans la vie du photographe. « Au niveau revenu, le livre de photographie est pour moi marginal ; pourtant, c'est la seule chose qui va rester de mon travail et de ma carrière. Les expositions ne durent que quelques mois, les parutions quelques jours. Le livre me permet de laisser une trace à long terme, d'avoir une autre réflexion. J'aime parler de mes projets avec un éditeur : quels textes mettre sur mes images, quelle maquette choisir. C'est le plaisir de créer un objet à partir de mes photos. Pour le reste, c'est du virtuel, des photos qui sortent d'un ordinateur. »



Beyrouth, Liban, 1985. Capitaine de milice dans sa maison bombardée, présentant l'image d'un « martyr » de la guerre. Une photographie de Yan Morvan.

MÉCÉNAT ET RACHAT À L'ÉTRANGER

Des photographes à la réputation solide comme Yan Morvan, photoreporter durant de longues années sur les conflits du monde, galèrent aussi pour financer leurs livres. Quand on évoque son ouvrage monumental *Champs de bataille* qui présente les terrains d'affrontements de quelque quatre cents conflits, on se dit qu'avec un travail de cette qualité, auteur et éditeur ont pu largement rentrer dans leurs frais. Il n'en est rien. « Ce livre a coûté une fortune. Il a fallu faire jouer le mécénat. Tous mes voyages ont été financés et ils ont coûté cher. Heureusement, il a été racheté aux États-Unis où il se vend très bien comme un livre pérenne car il parle de 3000 ans d'histoire. On espère aussi que les Chinois vont le racheter. D'ici douze à quinze ans, il pourrait faire le tour du monde et être

bénéficiaire, mais pas avant... »

Yan Morvan garde pourtant le même cap : faire des livres et se détacher à jamais du travail d'agencier... En fouillant dans ses archives de reporter de guerre il a sorti l'an passé son livre de photographie sur *Bobby Sands*; ce militant de l'IRA (*Armée Républicaine Irlandaise*) lança la grève de la faim dans les prisons en plein conflit d'Irlande du Nord au printemps 1981 et perdit la vie avec huit de ses camarades de combat. L'histoire a tenu en haleine toute une génération ; mais aujourd'hui, l'événement est sans doute ignoré par les jeunes. « Quand on me dit que ça n'a pas d'intérêt et que ça ne vaut rien, ça m'excite totalement et je me lance à fond dans le truc ; ça signifie que personne ne va le faire et que c'est un bon coup... Cette année aux Rencontres d'Arles, je distribuais des affichettes où on lisait « Soutenez le Bobby

Sands de Yan Morvan ». Un livre comme celui-ci coûte 35000 € à produire, mais il est beau et tous les jours j'ai des témoignages positifs, même ceux des anciens de l'IRA, avec notamment celui du dernier gréviste de la faim qui a survécu. »

Mêmes interrogations pour son livre sur les années de guerre au Liban, de 1982 à 1985. Les photos 24x36 de l'époque côtoient des images réalisées à la chambre. Mais pourquoi la chambre alors qu'aujourd'hui les numériques plein format restituent parfaitement tous les détails et que le livre n'a pas besoin d'un si vaste support ? « Certes, le 24x36 se vend beaucoup mieux que les photos à la chambre. Les gens privilégient toujours Cartier-Bresson et son instant décisif. Il y a toute une idéologie qui veut cela ; mais moi, quand je fais un portrait, c'est un travail journalistique qui s'adapte bien à la chambre. »



Russie. Extrait du livre *Itinéraire d'une mélancolie*. Une photographie de **Didier Bizet**.

UN TRAVAIL DE MÉMOIRE

Alain Keler a fait plus simple avec son traditionnel Leica. Son dernier livre, *Journal d'un photographe*, retrace près d'un demi-siècle de reportages en noir et blanc ; il apparaît comme le couronnement de sa carrière. Étonnant d'apprendre que ces images se situent en réalité en marge de ses commandes de reportage. Il y a les photos qu'il réalise pour les revues et magazines sous un angle particulier, parfois dicté, et il y a les siennes, saisies avec cet appareil précis, chargé en noir et blanc 24 x 36, qu'il garde en permanence accroché à la poitrine, avec un seul objectif de 50 mm. Et le résultat est là. Le « journal » d'Alain Keler est authentique. Il nous conduit du Nicaragua au conflit israélo-palestinien, de la Tchétchénie à la Pologne, de la Chine à la Slovaquie. Parallèlement, il nous fait vivre en images l'histoire de sa famille juive polonaise qui a fui les persécutions et celle de ce grand-père déporté à Buchenwald avant de décéder durant la marche de la mort. Il y a donc encore une place en livre de photographie pour le travail de mémoire.

LA FAIBLESSE DE LA PROMOTION

Malgré un itinéraire très différent, **Didier Bizet** le pense également. Un photographe commence généralement par publier en agence ou dans un média quelconque. Mais pour **Didier Bizet**, le livre marqua d'emblée le début de sa carrière tardive. Il était salarié d'une agence de publicité quand il a décidé du grand voyage vers la Sibérie qui allait changer sa vie professionnelle. « Mes parents avaient pris le Transsibérien dans les années 70 et j'ai voulu à mon tour tenter l'expérience. Pour l'occasion, j'ai acheté un appareil photo pas cher ; à mon retour, ces images sont devenues un livre grâce à un ami peintre qui m'a orienté vers son éditeur. » Intitulé *Empreintes sibériennes*, l'ouvrage a été vendu à 250 exemplaires. C'est peu mais l'expérience et les encouragements ont poussé **Didier Bizet** à aller plus loin pour devenir photographe. Il avait l'œil, le bon regard, une approche sensible et originale. Son terrain préféré est resté la Russie et les pays de l'ex bloc communiste. Paru fin 2018, son dernier livre, *Itinéraire d'une mélancolie*, a été tiré à 600 exemplaires ; un chiffre considéré comme honnête pour un livre de photographie, malgré la faiblesse de la promotion. « Les éditeurs ne s'occupent pas des auteurs. Ils ont trop de travail et font trop de bouquins. Si on ne



met pas tout en œuvre pour faire connaître le livre, cela ne sert à rien... Peu de gens s'intéressent au livre de photographie : il faut un thème accrocheur et un livre pas cher. Au-delà de 35€, les gens ont du mal. » Aujourd'hui, **Didier Bizet** publie dans des magazines prestigieux comme *Géo*. Il a en tête un projet sur la Corée du Nord où il avait déjà effectué un voyage en 2012, mais il en garde le secret. C'est l'angle traité qui fera l'intérêt du livre. « On nous dit qu'en Corée du Nord on fait toujours les mêmes images, mais des photographes ont trouvé que mes photos étaient différentes de celles d'autres. » L'auteur n'utilise pas la chambre mais un simple appareil numérique plein format avec un hybride de secours plus discret. Il n'a pas suivi l'école des agences, n'utilise pas le mode rafale et se montre respectueux des gens. « Je prends assez peu de photos. Ça me met mal à l'aise d'en faire trop. C'est perturbant pour les personnes. Au Kazakhstan, pas mal de gens refusaient d'être photographiés car ils redoutaient de se retrouver sur Facebook. J'ai dû leur expliquer que je n'étais pas là pour dire du mal d'eux, mais pour documenter. »

PHOTOGRAPHIE ET BANDE DESSINÉE

Quel que soit le sujet, le livre de reportage stagne. **Michel Setboun**, ancien photo-



reporter, auteur d'une quinzaine de livres dont trois volumes sur les quarante ans des agences de photojournalisme, lance un jugement sévère : « À part Salgado, qui serait encore capable aujourd'hui de tirer un livre de photographie à 200 000 exemplaires ? C'est fini. C'est une narration ancienne. À présent les jeunes travaillent avec des smartphones. Mon livre sur New York s'est vendu à 23 000 exemplaires en son temps, mais aujourd'hui, on n'en vendrait pas 3 000. Face à cela, le marché de la bande dessinée est en pleine expansion. Regardez le succès de Ryadh Sattouf ! »

Le pari de Setboun est donc de combiner photoreportage et bande dessinée en transformant ses images à l'ordinateur. Il tente un essai avec son dernier livre, *Iran : révolution*, où il utilise ses reportages photographiques sur la révolution islamique de 1979 pour les convertir

habilement en images qui semblent issues de la bande dessinée. « J'ai eu envie de montrer des images hors du commun, d'aller plus loin, de basculer vers un autre univers visuel. J'ai commencé à pousser à fond les curseurs de mes programmes informatiques pour raconter mes histoires autrement. Mes images de la révolution se prêtaient comme par magie à toutes ces manipulations, de plus en plus graphiques et épurées. J'ai donc décidé de m'émanciper des règles induites par la photographie et de cesser de prétendre au réel... » Le résultat est surprenant, dégagant une force d'image inconnue jusque-là. L'ouvrage aura-t-il autant de succès que les bandes dessinées ? Quand on sait que *Blake et Mortimer* a été tiré à plus de 400 000 exemplaires et le tome IV de *L'Arabe du futur* à 300 000 exemplaires, il y a de quoi faire rêver un photoreporter en quête de succès d'édition. ■

À GAUCHE Manifestation en Iran durant la révolution islamique, 1979. Une photographie de Michel Setboun.

À DROITE La même image transformée en dessin de bande dessinée.

Corentin Fohlen • *Le village*
Le bec en l'air • 25€

Yan Morvan • *Bobby Sands*
André Frère • 44,50€

Yan Morvan • *Liban*
Éditions Photosynthèses • 69€

Alain Keler
Journal d'un photographe
Les Éditions de Juillet • 45€

Didier Bizet
Itinéraire d'une mélancolie •
Les Éditions de Juillet • 35€

Michel Setboun • *Iran : révolution*
Les Arènes • 22,90€

